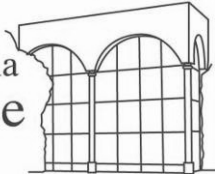


Musée de la
Résistance
de Bondues



Guide de visite de l'exposition

MUSÉE
DE LA RÉSISTANCE
DE BONDUES

DU
02 DECEMBRE 2011
AU 15 AVRIL
2012

EXPO

RÊSTER DEBOUT
RÉSISTER DANS LES CAMPS

64 HOMMES

ICI
ON
TRAVAILLE
LIBRE

Musée de la
Résistance
de Bondues

CREATION GRAPHIQUE - PASCAL DUPONT - IBCA - PUBLICITE 406 81 31 10

DESSIN DE TOLKATCHEV © VAD VASHEM

Sommaire

1. Le système concentrationnaire nazi (1933-1945)	Page 4
2. Le fonctionnement d'un camp nazi	Page 7
3. Rester des hommes : de la résistance physique à la résistance morale	Page 11
4. Transgresser l'ordre SS	Page 16
5. S'insurger par l'art	Page 19
6. S'organiser	Page 25
7. Sauver des vies	Page 27
8. Briser l'isolement	Page 29
9. Saboter, un devoir sacré	Page 32
10. Le salut par la fuite	Page 36
11. Participer à la libération des camps	Page 40
12. Laisser des traces	Page 42
13. Plus jamais ça !	Page 44

En guise d'introduction

Après sept décennies, le « fait résistant » continue de susciter toujours autant d'études et d'intérêt. La dimension européenne de la Résistance est ainsi mise en valeur comme le montre la série réalisée par Bernard George, tournée dans quatorze pays et diffusée en octobre 2011 sur Arte. Quant au Concours National de la Résistance et de la Déportation 2011-2012, il explore une dimension quelque peu oubliée de la Résistance : celle qui a existé dans les camps nazis.

Aussi l'exposition présentée par le Musée de la Résistance de Bondues se propose-t-elle de développer cet aspect de la Résistance. Elle évoque notamment la figure de Simone Jacques-Yahiel, décédée le 5 novembre 2011. Cette résistante, membre du réseau Brandy de Lyon et déportée avec sa mère à Ravensbrück en 1944, continue, en déportation, à lutter contre les nazis. Dans les mines de sel de Beendorf, elle réussit ainsi à saboter des pièces destinées à l'aviation. Quand elle est libérée, avec sa mère, le 1^{er} mai 1945 à Hambourg, elle ne pèse que 24 kg.

Le conseil scientifique rend hommage à cette « grande dame » en lui dédiant cette exposition.

Le présent guide de visite reprend chacun des treize panneaux de l'exposition. Chaque panneau fait l'objet d'une synthèse, suivie de quelques documents (au nombre de cinquante au total) qui en éclairent quelques passages. Certains termes sont accompagnés d'un astérisque et sont ainsi définis à la fin du livret, où vous trouverez également une bibliographie sur le thème de l'exposition.



Simone Jacques, née Yahiel. 2007

1. Le système concentrationnaire nazi (1933-1945)

Dès 1933, les nazis conçoivent et mettent en application un système concentrationnaire placé sous la responsabilité de la SS* et sous l'autorité du Reichsführer Heinrich Himmler. [DOC 1]. Les mesures coercitives et disciplinaires sont inspirées des méthodes militaires prussiennes, du régime des pénitenciers allemands et de l'idéologie nazie. Elles sont mises en pratique par les SS avec brutalité et mépris total de la vie, selon une évolution en trois phases :

De 1933 à 1938, le camp de concentration est un élément important de la terreur nazie.

Dès mars 1933, ouvre le premier véritable camp de concentration (Konzentrationslager ou KZ*) à Dachau, en Bavière, au nord de Munich. Son règlement sert de modèle aux autres camps. 27 camps de concentration sont ainsi ouverts entre 1933 et 1937. Y sont internés des Allemands, aussi bien des adversaires politiques du régime, tels des membres du SPD (parti social-démocrate) ou du KPD (parti communiste), que des droits communs ou des asociaux. Le but principal des KZ est la rééducation par le travail. Les détenus peuvent être libérés.

De 1939 à 1941, avec la conquête de l' « espace vital »*, le système concentrationnaire s'internationalise.

Les camps se multiplient dans les régions occupées par l'Allemagne nazie. Sont ainsi internés des Autrichiens, des Tchèques, des Polonais, des Républicains espagnols, des Soviétiques... Les détenus sont mis à l'écart et occupés à des travaux inutiles ou dans des carrières servant à extraire des matériaux nécessaires à la construction des monuments à la gloire des nazis. [DOC 2].

À Auschwitz, le premier camp (*Stammlager*) est aménagé, à partir de mai 1940, sur le site d'anciennes casernes de l'artillerie polonaise. Les détenus sont essentiellement des prisonniers politiques polonais, donc des civils, considérés comme des ennemis du régime nazi et des autorités d'occupation allemandes en Pologne. Des prisonniers de guerre soviétiques sont également détenus à Auschwitz I.

L'année 1942 peut être considérée comme un tournant : la « Solution finale » est mise en œuvre et les centres de mise à mort apparaissent.

En réalité, la « **Solution finale** » est mise en place dès la fin de l'année 1941. Chelmno, premier des centres de mise à mort, commence ainsi à fonctionner le 8 décembre 1941 (camions à gaz) et le premier gazage homicide est pratiqué dans les caves du Block 11 d'Auschwitz I, début décembre 1941, sur des prisonniers soviétiques. A la fin de l'année 1941, Himmler décide de faire du nouveau camp installé à trois kilomètres d'Auschwitz I le site d'une extermination soit immédiate, à l'arrivée même des convois, soit différée : il s'agit de Birkenau ou Auschwitz II. Birkenau devient donc essentiellement un centre de mise à mort, même s'il est aussi un camp de concentration, notamment parce que le camp des femmes (résistantes, droit commun, otages...), ouvert à Auschwitz I en mars 1942, y est transféré en août 1942.

Excepté le camp de Maidanek, qui est, comme Auschwitz, un camp mixte, les centres de mise à mort de Belzec (mars 1942), de Sobibor (mai 1942) et de Treblinka (juillet 1942) ne sont pas véritablement des camps puisque tous les déportés sont gazés dès leur arrivée. Ils sont tous situés sur le territoire de la Pologne d'avant-guerre, là où les Juifs étaient les plus nombreux.

Quant aux KZ, ils deviennent d'immenses **réservoirs d'une main-d'œuvre** vouée au travail forcé. De nombreux camps annexes installés à côté des usines allemandes mettent les détenus au service de l'industrie allemande qui manque de bras. C'est ainsi que le complexe industriel de Monowitz utilise la main-d'œuvre d'Auschwitz III, camp construit en octobre 1942 à 6-7 kilomètres du camp principal (Auschwitz I). La main-d'œuvre captive est louée par la SS aux industriels. Alors que certains SS, menés par Heydrich, ne voient dans les camps qu'un instrument de terreur, Oswald Pohl, lui, défend la dimension économique des camps. [DOC 3]. C'est d'ailleurs cette dernière « ligne » qui l'emporte.

Le système concentrationnaire prend fin progressivement avec la libération de l'Europe. Les SS tentent alors d'effacer les traces de leurs crimes et face à l'avance des armées alliées, ils procèdent à l'évacuation des camps. Des « marches de la mort »* mortifères sont alors organisées à l'hiver 1944-1945. Les camps où sont transférés les détenus évacués sont rapidement surpeuplés.



DOC 1

Heinrich Himmler (1900-1945)

Persuadé de la pureté du sang aryen, Himmler adhère totalement à l'idéologie raciale nazie et devient en 1929 chef des SS. En 1934, il dirige la Gestapo et devient le principal responsable du système répressif nazi. Responsable de la solution finale, Himmler confie à Heydrich, son bras droit, la mise en œuvre du génocide juif. Conscient de la défaite inévitable du Reich, il est déchu par Hitler parce qu'il a voulu négocier avec les Alliés. Arrêté par les Britanniques, il se suicide le 23 mai 1945.

© United States Holocaust Memorial Museum

DOC 2

Carrière de pierre du camp de Mauthausen (Autriche)

© Archiv der KZ-Geenkstaette Mauthausen



DOC 3

Oswald Pohl (1892-1951)

Pohl peut être considéré comme l'organisateur de l'économie des camps de concentration. Il dirige ainsi pendant la guerre le WVHA (Bureau central d'administration économique). C'est de ce service que relèvent toutes les décisions d'ordre économique et budgétaire qui concernent les camps de concentration, la vie et les activités économiques de la SS.

© National Archives and Records Administration

2. Le fonctionnement d'un camp nazi

Les SS « partagent » leur autorité dans les camps.

Dans les camps d'Auschwitz I et Auschwitz II (dit Birkenau) en 1944-1945, 3 500 à 4 500 SS surveillent 100 000 déportés en moyenne, le tout sur une surface de plus de 170 hectares (soit un ratio de un SS pour 25 détenus). Il est donc matériellement impossible aux SS d'être présents partout. Ceux-ci doivent donc déléguer une partie de leur « autorité » à d'autres détenus. À Auschwitz comme dans les autres camps, l'administration SS s'appuie ainsi sur des détenus appelés « porteurs de brassards ». Ces détenus « porteurs de brassard » jouissent de certains privilèges : celui ne pas travailler, de dormir dans une pièce attenante au bloc, de disposer d'effets personnels et d'une alimentation améliorée. Les « porteurs de brassard » sont à la fois indispensables au fonctionnement du camp et souvent les seuls à avoir une infime liberté d'action. [DOC 4].

Les « triangles rouges » contre les « triangles verts »

Dans un premier temps, le choix des SS se porte en priorité sur les « triangles verts », c'est-à-dire les détenus de droit commun, souvent allemands. Ces détenus « privilégiés » ont pour tâche d'attribuer les corvées, de répartir les déportés dans les Kommandos*, d'assurer la discipline, de contrôler la distribution des rations. [DOC 5]. Ils dominent, souvent brutalement, les autres déportés et du fait des missions qui leur sont confiées, ils disposent d'un pouvoir de vie ou de mort sur eux. Avec le développement du système concentrationnaire, la multiplication des camps annexes et le nombre croissant de déportés à encadrer, le nombre de « triangles verts » allemands devient insuffisant. C'est ainsi que les « triangles rouges », c'est-à-dire les déportés politiques, entrent progressivement, surtout à partir de 1942, dans la hiérarchie des camps, aux dépens des « triangles verts ». C'est aussi le cas, mais de façon exceptionnelle, pour quelques déportés juifs (par exemple, à Breendonk en Belgique). La lutte pour le contrôle de certains postes entre « triangles verts » et « triangles rouges » est déterminante dans la mise en place de réseaux de résistance au sein des camps. Lorsque les « triangles rouges » s'imposent, ils disposent alors d'une position stratégique pour mettre en place une action de résistance. [DOC 6 et 7]

DOC 4 Témoignage de Denise Dufournier, déportée à Ravensbrück depuis Compiègne le 31 janvier 1944.

« L'âme du bloc 26 était certainement la Stubova, Frau Louisa, une forte personnalité : Autrichienne, internée depuis quatre ans, elle était avant tout violente. Lorsqu'elle était en proie à ses terribles colères, ses cris allaient jusqu'à ébranler les murs du bloc. Elle faisait régner, en même temps qu'une incontestable propreté, une véritable terreur. Elle était injuste et passionnée, d'une audace extraordinaire vis-à-vis des règlements qu'elle interprétait d'une façon diamétralement opposée, selon qu'ils devaient s'appliquer à ses favorites ou à ses victimes. Elle était précieuse pour les unes et redoutable pour les autres ».

Denise Dufournier, *La maison des mortes, Ravensbrück*, Hachette, 1945.



DOC 5

Distribution de nourriture

Dessin de Daniel Piquée-Audrain, déporté à Mauthausen en avril 1944 (avec pour matricule 62978).

Extrait de l'ouvrage de Maurice Petit, *Plus jamais ça !*, 1964.

DOC 6 Témoignage de David Rousset, militant communiste (trotskiste) déporté à Buchenwald.

Dans cet extrait, un autre militant explique la manière dont les communistes allemands (« triangles rouges ») ont gagné la bataille dans le camp contre les prisonniers de droit commun (« triangles verts ») en s'emparant des postes de responsabilité : postes de kapo ou de chef d'équipe dans les usines de guerre, places dans les bureaux administratifs et aux cuisines...*

— Ici, à Buchenwald, l'émancipation des politiques, leur accession au pouvoir, est liée à l'industrialisation. Les Verts pouvaient bien tuer à longueur de journée et passer les nuits à boire et à jouer l'argent pris dans les poches ou sur les cadavres des autres détenus, ils étaient incapables d'assurer une production organisée et disciplinée [...] les S. S. ont dû se rendre compte, c'était criant, que rien ne sortirait jamais, si des spécialistes n'occupaient pas des postes responsables. Les clameurs indignées des directeurs, des ingénieurs, des Meister, la crainte salutaire des rapports de ces messieurs à Berlin leur ont ouvert l'intelligence. Et c'est parce que Berlin avait besoin de faire tourner ses usines pour la guerre que les politiques ont pu en 42, après sept années de lutte féroce, renverser définitivement la puissance verte à Buchenwald. Occuper enfin les postes de commande c'était détenir des richesses ; eh bien, Victor, il n'y a pas eu de bagarres dans la fraction communiste pour l'attribution des postes. Il te suffit de jeter un regard autour de toi, de voir avec quelle facilité, avec quelle rapidité, les hommes se corrompent ici, pour comprendre ce que signifie cette simple constatation.

— C'est vrai, dit Victor. Ceux qui en France organisaient naturellement la solidarité dans les prisons guettent aujourd'hui avec haine la distribution du pain, de crainte que le voisin n'ait quinze grammes supplémentaires, et l'on sent que tous sont prêts à se déchaîner sauvagement, jusqu'au meurtre, pour vivre.

— C'était une évidence que les criminels ne pouvaient être que les maîtres d'une horde. Dès qu'une société commençait à s'organiser avec ses exigences de travail et sa discipline, le pouvoir devait se briser entre leurs mains.

Lorsque l'échéance est arrivée personne n'a donc été surpris chez les communistes. Ils avaient eux-mêmes, par avance, choisi leurs candidats aux responsabilités, suivant leurs capacités et parfois aussi leurs tares, mais tous sur la base rigoureuse d'une stricte soumission à la discipline de fraction. Leur premier principe fondamental était la socialisation des richesses ainsi acquises. Les événements étaient devenus favorables aux politiques : mais le grand avantage des communistes allemands tient à ce qu'ils ont su exploiter à fond la nouvelle conjoncture grâce, d'une part, à une intelligence réelle des conditions de vie qui leur étaient faites, d'autre part, à l'observance constante d'une étroite solidarité politique et personnelle. Ce n'est certes pas par hasard que les autres groupes politiques allemands catholiques ou sociaux-démocrates n'ont pas réussi à s'affirmer au travers cette lutte.

David Rousset, *Les jours de notre mort*, tome 2, 10/18, Union générale d'Éditions, 1974.



DOC 7

David Rousset (1912-1997)

Ce militant communiste français est déporté à Buchenwald, puis à Neuengamme (près d'Hambourg). Sur cette photographie prise en mai 1945, il guide les soldats américains dans le camp de concentration de Wöbbelin (camp annexe de Neuengamme) nouvellement libéré.

© United States Holocaust Memorial Museum, Fred Frater.

3. Rester des hommes : de la résistance physique à la résistance morale

a) **SURVIVRE.**

Résister physiquement : ne pas devenir un « musulman ».

Entré au camp, un détenu peut succomber très vite s'il respecte les ordres, s'il se contente de sa ration, s'il travaille comme on l'exige de lui : ses chances de survie se limitent à quelques mois. Pour vivre, il faut vouloir survivre, ne pas mourir : « parce que chaque mort est une victoire du SS » (R. Antelme, *L'espèce humaine*).

Beaucoup ne tiennent pas : le corps ne résiste pas et parfois l'attrait pour la mort est plus fort. Tous ces déportés, à la limite extrême de la vie, sont appelés les « musulmans ». Dans l'état d'extrême faiblesse où ils se trouvent, s'ils renoncent à se battre, leur corps n'a plus que quelques jours à vivre. Charlotte Delbo, rescapée d'Auschwitz, décrit l'attraction pour cet « état de bien-être, de bonheur » de son corps s'abandonnant à la mort : « j'ai envie de céder une fois, une fois puisque ce sera la seule. C'est si facile de mourir ici. Seulement laisser aller son cœur » (extrait de son ouvrage *Aucun de nous ne reviendra*).

Dans ces conditions, tout acte pour survivre est un acte de résistance. Se traîner à terre pour une miette de pain, se « battre » pour avoir du « rab » de soupe, manger des épluchures de pommes de terre... et même voler le pain d'un camarade.

Résister mentalement : ne pas devenir fou.

Confrontés à l'horreur ou à la terreur, certains déportés perdent la raison et sombrent dans la folie. [DOC 8] Pour se protéger contre ce risque, plusieurs attitudes sont adoptées, consciemment ou non.

La première attitude consiste à se résigner. Le déporté perd tout espoir de « s'en sortir ». Il s'enferme dans une sorte d'hébétude, de résignation : « L'abrutissement lui est nécessaire (au déporté) pour cohabiter continûment avec la mort, il le sauve de la folie » (Boris Pahor, *Pèlerin parmi les ombres*).

La deuxième attitude consiste à essayer de ne pas voir la réalité, de ne pas laisser les images « atteindre le cœur », comme l'écrit Boris Pahor. Et lorsque l'on voit la réalité, il faut voir sans ressentir : « ...il ne

s'agissait pas d'indifférence mais d'un système de défense qui empêchait les sentiments d'atteindre la quintessence de l'homme et d'entamer son instinct de conservation » (B. Pahor).

Le dernier moyen d'éviter de sombrer dans la folie est d'essayer de s'évader, par l'imagination. Imre Kertesz, déporté à Auschwitz, en fait l'expérience, au travail : « Par exemple, je savais faire en sorte que, tandis que mes mains étaient occupées par une pelle ou une pioche – m'astreignant à exécuter des mouvements économiques, parcimonieux, seulement les plus indispensables –, moi-même je n'étais pas là, tout simplement » (extrait de son ouvrage *Etre sans destin*).

Mais certains déportés, trop abattus ou désespérés, n'adoptent aucune de ces trois attitudes et se suicident en se jetant contre les clôtures électrifiées.

Garder des rituels.

L'enfermement dans cet univers clos n'est pas total : des rituels sont préservés, lorsque c'est possible, reliant les détenus sinon à leur passé, du moins à un vestige d'humanité, de vie sociale.

L'un des rituels les plus importants est l'obligation que s'infligent de nombreux déportés de se laver tous les jours, alors que c'est inutile du point de vue de l'hygiène (l'eau est trouble et sent mauvais ; le lavabo est sale...) : se laver est une opération « extrêmement importante comme symptôme d'un reste de vitalité, et nécessaire comme instrument de survie morale » (P. Levi, *Si c'est un homme*). [DOC 9]

Ainsi Charlotte Rosenberg oblige ses trois enfants à se lever à l'avance pour utiliser le « Waschraum » encore vide : « Allez !... On frotte les enfants !... Robert ! Lili !... On se réveille !... [...] On se savonne, les enfants, vigoureusement, on se savonne !... Même s'il n'y a pas de savon, on se frotte, on frotte !... Allez ! Allez !... Plus fort !... De la dignité, les enfants : la dignité ! Se laver, c'est ce qu'il y a de plus important pour nous aider tous à tenir !... Non ! Ne pas se laisser aller ! Jamais !... Jamais !... » (Témoignage de Lili Leignel dans Jean-Louis Cloët, *Petites suites pour voix seule*).

Quant à Boris Pahor, il s'occupe de la toilette mortuaire d'un compatriote, déposé au milieu des autres corps : « Son visage était rasé car j'avais déniché une lame Gillette et j'avais péniblement gratté le creux de ses joues pour, ne serait-ce que par ce moyen, le relier aux coutumes de notre peuple. »

b) S'appuyer sur des valeurs.

Le déporté résiste grâce à l'amitié.

Avoir un vrai contact humain au sein de l'univers concentrationnaire est une chance absolue. Certains déportés ont pu garder auprès d'eux un ami d'avant la déportation. D'autres font des rencontres insolites et irremplaçables. Pendant sa captivité, Primo Levi rencontre un ouvrier civil italien qui lui apporte un peu de nourriture pendant six mois. Le plus important, pour Primo Levi, n'est pas cette nourriture, mais leur relation, ce que représente cet homme. [DOC 10]

Le déporté résiste grâce aux affinités.

Le premier lien entre les déportés est la langue, qui est le principal facteur de regroupement et donc de soutien possible. Dans les baraquements, on essaie de se retrouver par nationalité.

Les déportés se regroupent aussi selon leurs affinités idéologiques : religieuses (juifs, catholiques, protestants) ou politiques (essentiellement les communistes et les sionistes).

Le déporté résiste grâce à l'espoir.

L'espoir de retrouver un jour leur liberté, leur pays, leur famille permet à beaucoup de tenir le coup. « ...croire au retour était une manière de forcer la chance. Celles qui avaient cessé de croire au retour étaient mortes. Il fallait y croire, y croire malgré tout, contre tout, donner certitude à ce retour, réalité et couleur, en le préparant, en le matérialisant dans tous les détails » (Charlotte Delbo, *Aucun de nous ne reviendra*). [DOC 11]

Le déporté résiste grâce à la foi individuelle.

La foi joue un rôle très important contre la démoralisation des détenus. Pour les croyants, elle est présente au quotidien : prière intérieure pour demander la force de continuer, pour sauver un camarade, parfois possibilité de se confesser ou de communier. [DOC 12 et 13]

Dans son récit intitulé *La Nuit*, Elie Wiesel évoque un jeune Juif polonais qui « était toujours à méditer sur quelque problème talmudique ».



DOC 8

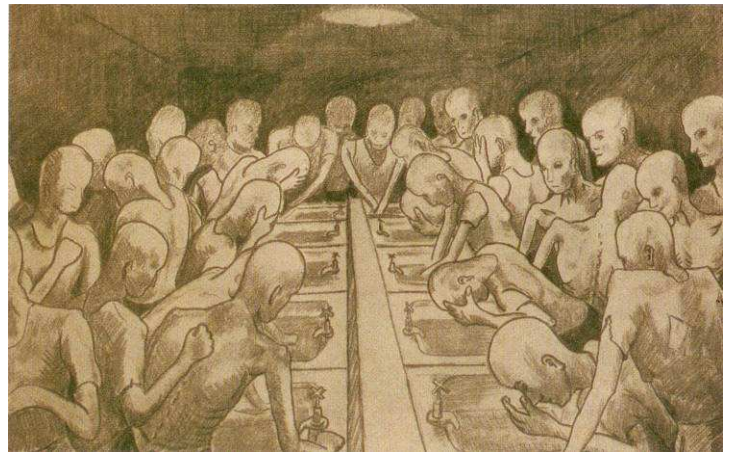
« Le fou du petit camp »

Dessin de Léon Delarbre, qui représente un des « fous du petit camp » de Buchenwald. Coll. Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon.

DOC 9

Les lavabos de Neuengamme.

Dessin de Hans Peter Sorensen, 1948. Amicale de Neuengamme.



Primo Lévi

Photo D. R.

DOC 10 Témoignage de Primo

« ...je crois que c'est justement à Lorenzo que je dois d'être encore vivant aujourd'hui, non pas tant pour son aide matérielle que pour m'avoir constamment rappelé, par sa présence, par sa façon si simple et facile d'être bon, qu'il existait encore, en dehors du nôtre, un monde juste... ; quelque chose d'indéfinissable, comme une lointaine possibilité de bonté, pour laquelle il valait la peine de se conserver vivant. ... C'est à Lorenzo que je dois de n'avoir pas oublié que moi aussi j'étais un homme ».

Primo Levi, *Si c'est un homme*, 1947.



**Violette Maurice
(1919-2008)**

Photo D.R.

DOC 11 Poème « Rêve »

Ce poème est composé par Violette Maurice en 1944 à Ravensbrück. Il est dédié à sa mère.

Mon cœur est lourd, le sable est noir,
Dans les marais hurlent les loups...
Pourtant, nous conservons l'espoir
Qu'un jour nous rentrerons chez nous. (...)
Il faut croire à notre retour,
Croire jusqu'à la déraison ;
Je retournerai à la maison,
Havre de tendresse et d'amour. (...)

DOC 12

Poème « Ne désespère pas »

Ce poème est composé par Else Doenitzer à Theresienstadt.

Ne désespère pas
(...)
et la voix intérieure te murmure :
Ne désespère pas ! Ne désespère
pas !
Je crois en cette voix.
J'ai confiance en Dieu
qui mettra fin aux douleurs et aux
peines,
et nous libèrera de toute
souffrance
en nous rendant la paix, la liberté
et la lumière.
Ne désespère pas ! Ne désespère
pas !



DOC 13 Portrait de Jean-Paul Renard, curé de Miraumont (Somme) par Léon Delarbre.

Jean-Paul Renard fait communier les détenus de Dora.

Coll. Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon.

4. Transgresser l'ordre SS

a) Refuser l'idéologie officielle

L'enseignement est l'un des buts que se sont assignés certains déportés. Il est d'un grand soutien moral en tant qu'activité intellectuelle. Il est aussi un vecteur idéologique par le biais des cours politiques.

Enseigner aux enfants

Il faut occuper les enfants, les aider un peu à se développer « normalement ».

Les enfants juifs, internés en grand nombre à la fin de l'année 1944 à Buchenwald, apprennent le yiddish, la lecture, l'écriture et l'histoire. Une école y est organisée en secret pour les petits Russes entre sept et douze ans.

À Ravensbrück, de nombreux enfants arrivent après l'écrasement du soulèvement de Varsovie. De véritables classes sont organisées en secret. Quarante professeurs s'occupent ainsi de deux cents enfants.

Un enseignement général

La transmission des connaissances est « avant tout une défense contre le sentiment démoralisant d'être à jamais coupé de l'humanité et de ne plus avoir d'avenir hors du camp » (H. Langbein).

Des cours de médecine sont dispensés à Majdanek ; des cours de géographie à Gusen (annexe du camp de Mauthausen). À Auschwitz, des cours du soir sont assurés par Stanislaw Wolny, devant parfois quatre cents compagnons. Des conférences sont données tous les dimanches dans le block des Polonaises à Ravensbrück.

Une formation politique

D'innombrables colloques, conférences ou exposés contribuent à l'orientation politique des détenus et permettent aussi l'affaiblissement de la propagande national-socialiste qui pénètre dans certains camps avec la diffusion par haut-parleur des discours d'Hitler.

Le plus difficile est de trouver un local où pouvoir parler sans se faire remarquer. À Buchenwald, le communiste Gustav Wegerer donne régulièrement des cours, dans le service de psychopathologie. À Ravensbrück, les communistes organisent des cercles d'études.

b) Se rassembler autrement

Les « fêtes »

La commémoration de fêtes nationales est organisée comme une affirmation politique face à l'ordre nazi : au Stutthof (près de Gdansk en Pologne) et à Buchenwald, certains 1^{er} mai sont célébrés. Des Françaises se réunissent dans la buanderie à Ravensbrück le 14 juillet 1944. Dans le même camp, une fête avec conférence, chants et récitations est donnée en novembre 1943 pour célébrer la révolution russe.

Des fêtes religieuses sont célébrées. Le rituel le plus respecté est celui de la fête de Noël. À Noël 1944, à Neuengamme, la fête se résume à un chant qui, le soir, « ...s'éleva. Discrètement, à mi-voix, un jeune avocat belge chantait la fameuse ballade des déportés. Nous écoutions en silence, le cœur serré. Rien n'est plus triste qu'une chanson. Mais quand vint le dernier couplet, celui de l'espoir et de la liberté, la voix se tut, on n'entendit plus qu'un sanglot. Aucun de nous n'eût pu parler » (Louis Martin-Chauffier, *L'homme et la bête*).

Vendredi Saint est aussi respecté : « Vers sept heures, en rentrant de l'usine, quelques copains se sont réunis, ils se sont assis sur les bords de deux lits voisins. Certains parmi eux sont croyants, d'autres non. Mais c'est le Vendredi saint [...] Un copain avait réussi à récupérer une vieille bible à Buchenwald. Il lit un extrait de l'Évangile. » (R. Antelme). Pour les Juifs, deux fêtes sont importantes : Roch-Hachanah (le Nouvel An juif) et Yom Kippour. [DOC 14]

Les cérémonies

La foi collective se manifeste dans des discussions, des prières en petits groupes le soir ou encore dans la célébration de messes. Tout cela en cachette : dans certains camps, la prière est interdite sous peine de mort. [DOC 15]

Pour les catholiques, la messe, la confession et la communion sont primordiales. Malgré l'interdiction de toute activité religieuse à Dora, un prêtre français, le père Birin, parvient à y célébrer l'office divin. À partir du 16 février 1944, un prêtre essaie d'y monter une aumônerie.

DOC 14 Récit du Nouvel An 1944 par Elie Wiesel, déporté à Auschwitz puis transféré à Buchenwald.

« La veille de Roch-Hachanah, dernier jour de cette année maudite, tout le camp était électrisé par la tension qui régnait dans les cœurs. C'était malgré tout un jour différent des autres. Le dernier jour de l'année. Le mot « dernier » rendait un son étrange. Si c'était vraiment le dernier jour ? On nous distribua le repas du soir, une soupe bien épaisse, mais personne n'y toucha. On voulait attendre jusqu'après la prière. Sur la place d'appel, entourés de barbelés électrifiés, des milliers de Juifs silencieux se sont rassemblés, le visage décomposé. » (...). Dix mille hommes étaient venus assister à l'office solennel, chefs de blocks, kapos, fonctionnaires de la mort. [...] J'entendais la voix de l'officiant s'élever, puissante et brisée à la fois, au milieu des larmes, des sanglots, des soupirs de toute l'assistance :

- Toute la terre et l'univers sont à Dieu !

Il s'arrêtait à chaque instant, comme s'il n'avait pas la force de retrouver sous les mots leur contenu. La mélodie s'étranglait dans sa gorge. [...] L'office s'acheva par le Kaddich [prière pour les morts].

DOC 15 Témoignage d'Imre Kertesz, déporté à Auschwitz en 1944 puis transféré à Buchenwald.

« À un autre moment, j'entends des murmures bizarres, quelqu'un chante tout bas des incantations d'une voix saccadée, je remarque la lueur atténuée de bougies dans un coin de la tente, et j'entends dire qu'on est vendredi soir, et qu'il y a là-bas un religieux, c'est-à-dire un rabbin. Je me hisse au sommet des grabats pour avoir une vue plongeante, et au milieu de l'attroupement, c'est bien lui, le rabbin que je connais. Il fait la prière comme il est, en tenue et casquette de détenu, et je ne lui prête pas longtemps attention, parce que j'ai plutôt envie de dormir que de prier. »

Imre Kertesz, *Etre sans destin*.

5. S'insurger par l'art

a) Résister par la musique.

Résister grâce à la musique

Dans la plupart des camps, comme à Mauthausen, Buchenwald [DOC 16] ou Auschwitz, il existe un orchestre qui accompagne le départ et le retour des travailleurs : « En même temps, un orchestre jouait matin et soir pour l'entrée de cette longue procession. Des chants de marche pour stimuler le matin, et des chants à la gloire du travail le soir. » (Boris Pahor, *Pèlerin parmi les ombres*).

Cet orchestre officiel gagne parfois clandestinement un block et joue pour les déportés. Parfois aussi, les déportés peuvent assister à une répétition. H. Langbein raconte : « Je me suis tenu maintes fois dans la salle de répétitions, éprouvant plus nettement que partout ailleurs la puissance de la musique ; elle proclamait qu'en dehors d'Auschwitz, il existait un monde humain [...], qui aidait à empêcher de sombrer dans le quotidien du camp d'extermination »

Les nazis se font aussi donner des concerts privés.

Résister grâce aux chants

Les déportés privilégient les chansons comme facteur d'équilibre moral. Les chants sont utilisés comme moyen d'expression des sentiments à l'égard des bourreaux. Ils servent également à s'encourager au travail, à exorciser des peurs, à retrouver des rituels (c'est le cas avec des chants de fêtes) ou encore à cacher le bruit des prières.

Primo Levi raconte l'arrivée d'un chanteur ambulant dans le block ; celui-ci s'installe et se met à chanter une rhapsodie yiddish, rassemblant autour de lui les hommes : « *les quelques mots que je saisis me laissent penser qu'il s'agit d'une chanson de sa composition, dans laquelle il a mis toute la vie du Lager, dans ses moindres détails* » (Primo Levi, *Si c'est un homme*).

Lili Leignel-Rosenberg évoque ainsi l'humanité de Magenka, « nounou » qui chante pour les enfants du camp pendant que les mères sont parties en Kommando pour la journée. [DOC 17]

b) Résister par la poésie et le théâtre

Pour beaucoup de déportés, il faut garder la mémoire pour ne pas être réduit au numéro ou à l'esclave que le camp vise à faire de l'homme. « Perdre la mémoire, c'est se perdre soi-même, c'est n'être plus soi. », écrit Charlotte Delbo [DOC 18] dans son ouvrage *Une connaissance inutile*. Pour ne pas se perdre, « au prix d'efforts infinis », elle se remémore « cinquante-sept poèmes. J'avais tellement peur de les voir s'échapper que je me les récitais tous les jours, tous l'un après l'autre, pendant l'appel. J'avais eu tant de peine à les retrouver ! Il m'avait fallu parfois des jours pour un seul vers, pour un seul mot, qui refusaient de revenir. » Les détenus qui font l'expérience de la poésie (réciter ou écouter) ont conscience qu'à travers elle ils nient le camp, ils retrouvent leur dignité.

Parfois, la mémoire devient un travail d'équipe : il faut se mettre à plusieurs pour reconstituer un poème. « Chacun d'eux, le soir, allongé sur sa paille, essayait de se souvenir et quand il n'y parvenait pas, allait consulter un copain. Ainsi, des poèmes entiers avaient pu être reconstitués par l'addition des souvenirs qui était aussi une addition de forces » (R. Antelme, *L'espèce humaine*).

Ces poésies sont dites lors de « séances récréatives », le dimanche après-midi ; y figurent aussi des chants, parfois du théâtre. Ces séances permettent à beaucoup de détenus de sortir de leur léthargie, de s'« arracher à la poche vide du ventre », (R. Antelme), et d'ouvrir sur le monde qu'ils sont en train d'oublier. Pour ceux qui les disent, ils exercent leurs forces intellectuelles : victoire certaine sur le système nazi.

Consciemment ou non, chacun a le sentiment qu'avec la poésie, et aussi avec le théâtre, l'homme réintègre l'humanité. A tel point que certains n'hésitent pas à sacrifier leur « repas » au risque de perdre la vie. Primo Levi explique *la Divine Comédie* à un compagnon ; il a un trou de mémoire et dit qu'il donnerait jusqu'à sa soupe pour retrouver le passage oublié. Sacrifice qu'effectue Charlotte Delbo pour acquérir *Le Misanthrope* que lui présente une petite gitane ; elle donne sa ration de pain : « Qui a jamais payé un livre aussi cher ? ».

Du théâtre est dit ou joué dans plusieurs camps, parfois aussi écrit. H. Langbein parle de quarante pièces de vers en russe, écrites à Sachsenhausen, retrouvées murées dans les fondations d'un bâtiment des années après la libération du camp.

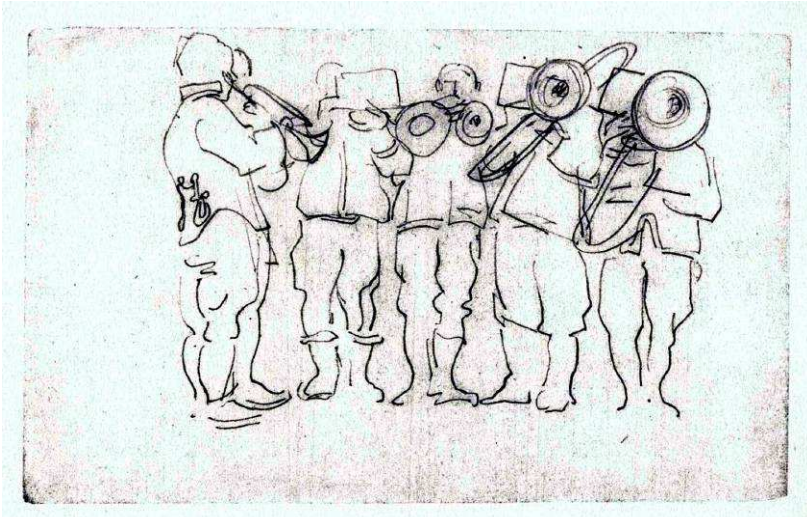
c) Résister par l'humour

Germaine Tillion [DOC 19], résistante, est déportée « Nacht und Nebel* » au camp de Ravensbrück le 23 août 1943. Elle refuse de travailler pour les entreprises allemandes. Elle devient alors « Verfügbar » [DOC 20], disponible pour les travaux du camp, véritable sous-prolétaire, un des pires statuts du camp. Elle subit moult brimades et réprimandes.

C'est pourtant dans ce camp que Germaine Tillion écrit une opérette-revue pour divertir les autres détenues : « *Le Verfügbar aux enfers* ». [DOC 21 et 22]. Le titre est inspiré d'« Orphée aux Enfers », l'opéra-bouffe d'Offenbach, lui-même parodie d'« Orphée et Eurydice » de Gluck. Pour dire l'horreur tout en se moquant, pour dire la misère des déportées tout en riant, Germaine Tillion a donc inventé le « Verfügbar », une « nouvelle espèce zoologique » que décrit un savant naturaliste, qui est le fil rouge de l'opérette. À travers l'humour et la lucidité de la résistante, on découvre l'histoire, le quotidien, l'espoir et le désespoir de ces prisonnières corvéables à merci. Une détenue chante ainsi : « J'irai dans un camp modèle avec tout confort, eau, gaz, électricité », le chœur répond alors : « gaz surtout »...

Germaine Tillion y détourne des airs d'opéra en en modifiant le texte. « J'ai perdu mon Eurydice », extrait « d'Orphée et Eurydice » de Gluck, devient ainsi « J'ai perdu mon Innendienst » (« permis de repos »). Le Verfügbar est seulement dit et chantonné dans le groupe des compagnes de Germaine Tillion ou devant le Revier*.

L'opérette-revue de Germaine Tillion montre que le refus de l'esprit de sérieux pouvait être une technique de survie, que le rire pouvait servir de catharsis contre la peur. L'humour est ainsi conçu comme un moyen de lutter contre la déshumanisation programmée par les nazis (« le rire est le propre de l'homme » écrivait Rabelais) : « J'ai écrit une opérette, une chose comique, parce que je pense que le rire, même dans les situations les plus tragiques, est un élément revivifiant. On peut rire jusqu'à la dernière minute » (Germaine Tillion).



DOC 16 L'orchestre de Buchenwald

Dessin de Boris
Taslitzky

DOC 17 Témoignage de Lili Leignel-Rosenberg

« Elle chante aussi, Magenka. Elle chante pour « nous autres », pour les enfants. Elle chante : c'est tout ce qu'elle a...

Magenka aux chants doux qui parlent de légendes, qui disent son enfance à elle : cette enfance qu'elle nous donne et qui sait nous rendre à notre âge, quand elle nous sait trop vieux pour lui, quand elle nous sent trop vieux pour vivre, trop vieux pour elle, si vivante !...

Magenka, la Stubova. Car, toutes ne sont pas méchantes.

Magenka l'accueillante. Magenka qui nous met en rond et qui nous chante des chansons comme si le camp n'était qu'un nom, un cauchemar à chasser.

(...) Magenka chante des ballades, Magenka chante des berceuses qui parlent aux enfants, (...)

Chante, Magenka,

Chante, Stubova !...

Puisque tu es notre Mama quand nos mères ne sont pas là, quand nous nous cachons de « Queue de rat », la Blockova polonaise, la sorcière dont tu nous protèges, veillant à ce qu'elle ne nous frappe pas.

Le long jour sans Mama fait moins peur quand tu chantes, Stubova... »

Jean-Louis Cloët, « *La voix, Lied pour Magenka* ».



DOC 18

Charlotte Delbo (1913-1995)

Entrée dans la Résistance en 1941, Charlotte Delbo est arrêtée en mars 1942. Elle est incarcérée à la Santé, à Paris, puis elle est transférée à Romainville. Déportée à Auschwitz en 1943 et envoyée par la suite à Ravensbrück, elle est libérée par la Croix-Rouge en avril 1945. Après la guerre, Charlotte Delbo travaille pour l'O.N.U. puis, à partir de 1960, au C.N.R.S., devenant la collaboratrice du philosophe Henri Lefebvre.

Photo d'Eric Schwab.

Le Verfügbar

Dessin de France Audoul
Editions La Martinière



DOC 19

Germaine Tillion (1907-2007)

Coll. Germaine Tillion

Tondu, assez souvent galeux, et l'œil
regard ---
En dialecte vulgaire, appelé "Verfügbar" --



DOC 20

Dessin de France Audoul, figurant dans le carnet *Le Verfügbar aux Enfers* de Germaine Tillion.